

Je me souviens (de rien) *Un crabe dans la tête*

André Lavoie

Volume 20, Number 1, Winter 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33279ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lavoie, A. (2002). Review of [Je me souviens (de rien) / *Un crabe dans la tête*]. *Ciné-Bulles*, 20(1), 8–9.

Je me souviens (de rien)

PAR ANDRÉ LAVOIE

Si Alex (David La Haye) a bel et bien un crabe dans la tête et surmontera quelques épreuves avant de réussir à le déloger, son âme est tour à tour habitée par un pigeon voyageur et un caméléon. Le jeune homme ne tient jamais en place, trébuche sur les mots pendant une conversation, surtout au moment de draguer une fille ou de s'affirmer devant un ami ou un patron trop insistant, adopte l'accent français à Paris et veut apprendre le langage des signes avec une sourde-muette. Il s'inscrirait à des cours d'espéranto que la chose ne surprendrait personne.

En entrevue, André Turpin affirme s'être inspiré de lui et de son entourage, à une époque maintenant révolue de sa vie, pour forger le personnage et la trame d'**Un crabe dans la tête**, son second long métrage après **Zigrail**, tourné en 1995 sans moyens mais aussi sans aucune barrière géographique. Entre ces deux films, il est devenu une star montante de la direction de la photographie, travaillant aussi bien avec Denis Villeneuve qu'André Forcier, Louise Archambault ou Olivier Asselin. Plus près de la pochade expérimentale que du *road movie*, **Zigrail**

reflétait le désordre mental d'André, un homme à la recherche de l'être aimé (celle-ci a fui sans laisser d'adresse et songe à se faire avorter à Istanbul) sur les routes d'Europe et du Moyen-Orient. L'imagerie du film, fébrile, brouillonne, allant parfois à la vitesse grand V dans un délire pas toujours maîtrisé, était tout de même en parfait accord avec la confusion du personnage.

Alex, lui, a déjà commencé à ralentir sa course et, à défaut de défaire tous ses bagages, il préfère déchirer son billet d'avion pour le Honduras devant Marie (Isabelle Blais), une chroniqueuse culturelle qui lui fait perdre tous ses moyens. Car ce photographe des vastes territoires marins revient de loin; au milieu d'une épave, appareil à la main, il s'est «laissé couler» et depuis, ne se souvient de rien. Il se rappelle pourtant que son patron, Pierre (Vincent Bilodeau), lui prépare une exposition exceptionnelle, qu'il peut toujours compter sur son ami Samuel (Emmanuel Bilodeau) et que, pour un gramme de haschisch, il n'a qu'à frapper chez Audrey (Pascale Desrochers), tourmentée à l'excès.

Tous ces personnages qui gravitent autour de lui sont comme autant de miroirs de sa propre personnalité, à la fois multiple, contradictoire et finalement assez peu affirmée puisque chaque rencontre provoque chez lui un curieux mimétisme. «On agit en fonction de la personne avec qui on est», prétend Alex avec un soupçon d'hésitation dans la voix. Ce *leitmotiv* signifie qu'il déteste les mêmes films que Sara, joue les *dealers* de drogues pour Audrey ou le confident attentif pour un Samuel éploré, alors qu'au même moment il flirte avec Sara (Chantal Giroux), une sourde-muette liée à Samuel depuis un an, en lui confiant que «le silence [le] fascine». L'homme hésite peu à s'engager dans une infinité de pistes orageuses (en allant faire une «livraison» dans une soirée bien arrosée, il retrouve d'anciens copains, et surtout son ex, qui en a gros sur le cœur) ou ombrageuses (celui qui a le «je t'aime» facile joue sur tous les fronts, autant avec Sara qu'avec Marie, tout en lançant à la caméra des regards non équivo-



David La Haye et Isabelle Blais (Photo: Louise Archambault)

Un crabe dans la tête

ques alors qu'il déambule sur les trottoirs du centre-ville).

Enrobé d'images superbement léchées (particulièrement les séquences sous-marines), le film, porté par une caméra nerveuse, suit Alex et ses compagnons du moment dans leur quête amoureuse et surtout professionnelle. Celle-ci demeure l'obsession fondamentale d'à peu près tous les personnages, de Samuel (qui rêve de partir au Chili pour scruter les étoiles) à Pierre (prêt à vandaliser sa propre galerie pour un peu de publicité)... Tant et si bien qu'**Un crabe dans la tête** s'inscrit dans la lignée de cette radiographie généralisée de la génération X.

Le film d'André Turpin se veut à sa manière un miroir grossissant, jamais dépourvu d'humour et tombant peu dans le fatalisme, sur tous les garçons et les filles de son âge: le fait que les personnages soient à peu près tous politiquement désengagés n'est jamais perçu comme un drame, encore moins une démission, et aucun «adulte» ne vient leur faire la leçon... Pourtant, ce dernier portrait en lice après ceux des Charles Binamé (**Eldorado**), Manon Briand (**les Sauf-conduits**) et Denis Villeneuve (**Un 32 août sur terre**, **Maelström**) apporte un certain espoir, et une franche dérision, au tableau de famille.

Alex, dépeint dans une constante fébrilité (à chaque moment de panique: gros plan sur son œil, toujours sur le point de sortir de son orbite), se présente à la fois comme un porte-étendard de ces X sacrifiés — sur quel autel, on ne sait trop — mais aussi d'une fabuleuse cohorte de figures masculines bien québécoises qui hantent le cinéma d'ici depuis des décennies. En fait, il pourrait bien être le fils, né bien sûr hors mariage et peut-être même dans une commune, de Claude et Johanne (dans **À tout prendre** de Claude Jutra), ou celui de Claude et Barbara (dans **le Chat dans le sac** de Gilles Groulx). On y retrouve la même gravité cachée sous une certaine désinvolture, le même insatiable désir de séduction en empruntant un discours au parfum exotique et suranné (dans les années 1960, on jouait à l'intellectuel conscientisé et un brin franchouillard; aujourd'hui, au citoyen du monde n'ayant besoin pour vivre que de son passeport) et une réelle impuissance à vouloir changer les règles d'un monde absurde. Le Claude du film de Gilles Groulx osait à peine se qualifier de révolté, et certes pas de révolutionnaire; Alex refuse difficilement d'assumer la gravité morbide de ses photographies — audacieuses ou... révolutionnaires?

Sous des allures superbranchées, faisant le procès d'une société prônant la communication à tout prix mais n'aboutissant qu'à un dialogue de sourds (la présence de Marie apporte d'ailleurs les moments les plus ironiques du film puisque, malgré son handicap, elle se révèle la plus honnête et la plus à l'écoute d'elle-même et des autres...), c'est encore et toujours la fragilité de l'homme québécois, son indécision congénitale, qui refont surface des profondeurs où la révolution tranquille les avaient supposément enfouies. On peut voir dans **Un crabe dans la tête** le polaroïd d'une époque aux contours flous et d'une jeunesse d'un pragmatisme parfois dérisoire. Sans nécessairement s'en réclamer avec vigueur, et peut-être même à son insu, André Turpin assure aussi la pérennité de cette figure ambivalente du Québécois pas très sûr de lui, surtout devant les femmes d'ailleurs, effrayé par l'engagement et préférant parfois la réclusion (on partait à la campagne chez Groulx; on se réfugie maintenant au fond des mers) pour se protéger d'un environnement social hostile, qui oblige à rendre des comptes, à se commettre et à se compromettre.

Au-delà d'une esthétique bien de son époque qui vieillira sans doute très vite, **Un crabe dans la tête** trouvera sa place dans la galerie de tableaux impressionnistes qui cernent la valse-hésitation tantôt triste, tantôt joyeuse, d'un adepte des profondeurs quelque peu contaminé par la superficialité. Et il n'y a pas que les Québécois qui trouveront en Alex un air de parenté. ■



«... figure ambivalente du Québécois... préférant parfois la réclusion»

«J'ai beaucoup voyagé. J'ai aussi tourné en voyage, entre autres au Pérou, au Costa Rica et en France, et ce furent les moments les plus heureux de ma vie. D'une part, parce qu'on atteint une grande liberté en oubliant les obligations quotidiennes et la micro-société qui nous entoure à Montréal, ce qui permet de se consacrer uniquement au projet. Et le film (**Zigraïl**) traite justement de ce détachement social. Le personnage d'André traverse une sorte d'entonnoir et se retrouve totalement seul. D'autre part, j'aime bien travailler lorsque je suis en voyage. Le fait d'être dépaycé force à se laisser guider par ses sens. Le voyage amène une ouverture d'esprit, une curiosité pour la culture, la langue des gens que tu rencontres, etc. Je suis plus créatif en voyage et je crois que j'ai eu besoin de ce dynamisme personnel pour être dans un état propice à la création d'un film.»

(PERRON, Bernard, «Entretien avec André Turpin: Tourner, oui. Mais tourner librement.», **Ciné-Bulles**, vol. 14 n° 1, p. 49)

Un crabe dans la tête

35 mm / coul. / 100 min / 2001 / fict. / Québec

Réal., scén. et image:

André Turpin

Son: Sylvain Bellemarre

Mont.: Sophie Leblond

Prod.: Luc Déry et Joseph Hillel - Qu4tre par Quatre

Dist.: Film Tonic

Int.: David La Haye, Isabelle Blais, Emmanuel Bilodeau, Chantal Giroux, Pascale Desrochers, Vincent Bilodeau